128. E 41.

LES

SUITES D'UN DUEL,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

PAR M. RENÉ-PERIN;

Représentée pour la première fois à Paris, sur le THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, *le* 11 *avril* 1807.

« La justice est la vertu des rois; la clémence » le plus bel apanage du trône. »

ACTE III, Scène IV.

A PARIS,

Chez { HÉNÉE et DUMAS, impr.-lib., rue Saint-André-des-Arcs, n.° 3;
MARTINET, Libraire, rue du Coq;
BARBA, Libraire, au Palais du Tribunat;
Et tous les Marchands de Nouveautés.

AVRIL, M. CCC. VII.

Google

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE DUC DE BÉVERN.	M. JOIGNY.
ADOLPHE, son fils.	M. ST.-CLAIR.
NAPOLINE, fille du Duc.	Mlle. HUGENS.
LÉON, ami d'Adolphe.	M. VIGNEAUX.
MAURICE, intendant du Duc.	M. DUMONT.
SILVESTRE, jardinier.	M. MELCOURT.
UN PAYSAN.	M. BARTHELMY.
DEUX PAYSANS.	

La Scène se passe sur les frontières de la Prusse.

Digitized by Google

LES SUITES D'UN DUEL.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente un jardin ; le fond est treillagé, et le mur fort élevé ; un peuplier en dehors domine le mur ; à droite est un bosquet que Silvestre et plusieurs paysans décorent ; la lune brille encore.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

SILVESTRE, PAYSANS.

SILVESTRE, *aux paysans.*

ALLONS, mes amis, courage : que tout soit prêt de bonne heure (*Il montre les colonnes.*) Tenez, pourquoi laisser ces colonnes toutes nues ?..... C'que c'est que d'n'avoir pas de goût...., Il est vrai que ça n' se donne pas, on naît avec ça. Vous savez que M. Maurice, l'intendant du château, s'est reposé sur moi, en qualité de jardinier, de tous les détails de c'te fête..... Si par votre peu d'adresse vous arrêtez dans son essor mon imagination lumineuse..... je passerai pour une.....

UN PAYSAN.

Soyez-en sûr, M. Silvestre, nous allons apporter tous nos soins aux plus petits détails.

SILVESTRE.

Oui, les détails : le tout me regarde.

(*Les Paysans sortent.*)

SCÈNE II.

SILVESTRE, *seul.*

Quand un seigneur comme M. le duc de Bévern prend possession d'une terre, il faut faire les choses en grand, et surtout choisir des gens capables..... Moi, j' commence à m' faire ici presqu'autant qu'à Berlin. Monsieur l' duc est bon, et j' suis sûr qu'il s' fera aimer de ses vassaux ; mais il nous manque queuqu'un pour qu' la fête soit complète, c'est M. Adolphe, not' jeune maître : avec ce diable de Frédéric, il n'y a pas moyen d'obtenir de congé..... C'pendant

m'est avis que l'absence de M. Adolphe a une autre cause..... M. l'duc est triste..... M. Maurice n' dit rien..... Il y a quelque chose, c'est sûr, il y a quelque chose : si j'voulais m'en donner la peine, j' devinerais bien.... mais ça n'est pas d' mon ministère. C't' absence de M. Adolphe est d'autant plus chagrinante, qu'il aurait sans doute amené avec lui son jeune ami, cet officier d' son régiment, qui est couché dans toutes ses lettres, que tout le monde connaît, sans l'avoir jamais vu, et dont mademoiselle Napoline, not' maîtresse, parle tant.... alle en parle, alle en parle..... Tiens, v'là déjà M. Maurice; il y a quelque chose dans c'te physionomie là qui n'est pas drôle.....

SCÈNE III.

MAURICE, SILVESTRE.

MAURICE.

Ah! c'est toi, Silvestre? Je te cherchais.....

SILVESTRE.

A la besogne, de grand matin, comme vous voyez.

MAURICE.

C'est fort bien. (*Il laisse échapper un soupir.*)

SILVESTRE, *à part.*

C'est ça, les yeux au ciel. (*haut.*) Est-ce que vous n' seriez pas content de nos préparatifs?

MAURICE

Pourquoi?

SILVESTRE.

C'est que j'vous trouvons, c' matin, la physionomie toute renversée. Aurions-nous à craindre queuque anicroche pour not' fête? En serais-je pour mes frais d'intelligence? M. le Duc sait-il?.... se doute-t-il?....

MAURICE, *vivement.*

Oh! non, heureusement, M. le Duc ne sait rien, ne se doute de rien.

SILVESTRE.

Oh! vous me rassurez : c'est que vous concevez qu'il eût été désagréable..... On n'a pas d'esprit tous les jours.

MAURICE.

Je le crois; mais écoute-moi.

SILVESTRE.

Je suis toute oreille.

MAURICE.

Depuis quinze jours tu ne remets qu'à moi seul toutes les lettres à l'adresse de M. le Duc.....

Digitized by Google

SILVESTRE.

Ça, vous savez que quand on m'a dit les choses deux ou trois fois, je m'en souviens, et n'y manque jamais.

MAURICE.

Il faut doubler de zèle et d'activité.

SILVESTRE.

Petits, grands papiers, jusqu'au moindre chiffon, tout sera pour vous.

MAURICE.

Si M. le Duc te faisait quelques questions.....

SILVESTRE.

Muet.

MAURICE.

Au contraire.

SILVESTRE.

Bavard?

MAURICE.

Non : discret et intelligent.

SILVESTRE.

C'est aisé.

MAURICE.

Monsieur le Duc pourrait te dire : Silvestre, il n'y a donc jamais de lettres pour moi? ou bien, s'il en arrive, à qui les remets-tu?

SILVESTRE.

J'tiens la réponse. M. le Duc, il en vient presque tous les jours, mais je les remettons toutes à M. Maurice, parce qu'il m'a bien défendu de vous les donner. Est-ce ça?

MAURICE.

C'est précisément tout le contraire : tu l'assureras, d'un ton ferme, que toutes ses dépêches lui sont remises avec exactitude; en agissant autrement, tu me compromettrais, et tu affligerais ton maître.

SILVESTRE.

J'affligerais M. le Duc? Ah! M. Maurice, montrez-moi bien ma leçon; faites-la-moi répéter jusqu'à ce que je la sache à la lettre..... J' serais si fâché d'avoir été la cause de l'instrument qu'aurait fait d' la peine à un si bon maître!

MAURICE.

Bien, mon ami, bien..... Même discrétion avec mademoiselle Napoline.

SILVESTRE.

Ça va sans dire..... Faire pleurer l' père, c'est désoler la fille; désoler la fille, c'est chagriner l' père : mais, tenez,

M. Maurice, j' crois que, si vous vouliez, vous pourriez un peu me mettre au fait?

MAURICE.

Au fait? Et de quoi?

SILVESTRE.

J' parions que j'avons d'viné juste, et qu' c'est l'absence de M. Adolphe qui vous chiffonne la cervelle?

MAURICE.

Tu penserais? ..... Mais ça ne doit pas t'inquiéter.

SILVESTRE.

Il y a quelques jours qu'il arrive ici des lettres avec des cachets noirs. Ces cachets-là n'me sortent pas de la tête... Mais vous dites que cela ne me regarde pas, v'là qu'est fini... Vous êtes plus vieux que moi, j'suis plus jeune que vous; par ainsi, c'est moi qui ne suis qu'une bête; c'est dans l'ordre.

(On aperçoit Léon qui, à plusieurs endroits, cherche à franchir le mur, mais il n'y peut parvenir.)

MAURICE.

Maintenant, te voilà bien instruit?

SILVESTRE.

Oui; mais dites-moi seulement une chose, cela dérangera-t-il not' fête?

MAURICE.

Nullement: tout est trop avancé, et les villageois qui se disposent à célébrer la prise de possession de ce château seront bien reçus.

SILVESTRE.

Cependant, M. Maurice, agissez avec moi sans façon; n'vous gênez pas. J'ferai volontiers l'sacrifice de mon talent: voyez comme tout ça est disposé... Entrez.

(Pendant que Maurice entre sous le péristile, en admire l'élégance, on aperçoit Léon qui de nouveau cherche à franchir le mur; Silvestre le voit.)

Ah! mon dieu! ah! mon dieu! j'crois qu' j'ai vu une figure humaine sur le mur.

MAURICE, *revenant.*

C'est fort bien, mon ami: M. le Duc sera surpris..... enchanté.

SILVESTRE, *regardant toujours.*

C'est bien un homme.

MAURICE.

Qu'est-ce qui t'occupe donc si fort? Qu'as-tu donc?

SILVESTRE.

Un homme dans les yeux.

Digitized by Google

MAURICE.

Quel conte me fais-tu là?

SILVESTRE.

Il n'y a pas de conte à ça..... Il m'a semblé voir là bas..... sur le mur.... une figure qui avait une bouche... des yeux.....

MAURICE.

Poltron! ne vois-tu pas que c'est l'ombre de ce peuplier qui aura porté sur le mur?

SILVESTRE.

Ça se peut bien, puisque vous le dites; mais j'ai vu les mains de cet arbre-là.... il avait un habit brun.....

MAURICE.

La peur te fait extravaguer. Je retourne au château attendre l'arrivée de M. le Duc.

SILVESTRE.

Et moi, je vous suis. (*Il se retourne plusieurs fois.*)

MAURICE.

Tu n'as pas l'air encore bien rassuré.

SILVESTRE.

Non; il n'y a pas d'excès. Et comme il n' fait encore qu'un tantinet d' jour, j' suis d'avis d' faire une patrouille autour du château avec ma vieille carabine.

MAURICE, *riant.*

Ah! puisque tu as ta carabine, nous sommes en sûreté.....

SILVESTRE.

Oui, riez, riez, vous verrez.....

(*On aperçoit Léon; Silvestre et Maurice sortent.*)

SCENE IV.

LÉON, *seul.*

(*Il vient à bout de franchir le mur, et saute dans le jardin.*)

Deux personnes étaient ici; je ne me suis pas trompé..... Quelque soit le sort qui m'est réservé, respirons un instant: la fatigue m'accable; j'ai marché toute la nuit. Ce château peut m'offrir un asile.... A cette heure, tout est encore fermé. Il fallait bien franchir le mur. — Attendons au moins que le jour vienne tout-à-fait éclairer ma marche.... Malheureux Léon!.... il n'est plus de repos pour toi; l'image sanglante d'Adolphe, de mon ami, me poursuit partout; je le vois encore étendu sur le champ de bataille, et la mort sans doute..... Infortuné! mon signalement est envoyé partout.... Depuis quinze jours j'échappe, comme par miracle, aux

recherches du ministère,.... Où désormais porterai-je mes pas? Où suis-je maintenant? Le propriétaire de ce château sera-t-il généreux? aura-t-il la cruauté d'abuser de ma situation? Quelqu'un s'avance : écoutons avant de nous montrer.

(*Il entre dans le bosquet.*)

SCENE V.

LÉON, SILVESTRE, *armé de sa carabine.*

SILVESTRE.

Pas plus d'homme que dessus ma main..... Me v'là plus tranquille : d'ailleurs il fait jour..... C'est fini, nous étions plus tranquilles en Prusse.

LÉON.

En Prusse? Où suis-je donc?

SILVESTRE.

Ce château, qui n'est séparé du territoire prussien que par un petit pont et un petit poteau, est environné d'une forêt qui est un vrai coupe-gorge. Tout les déserteurs traversent cette forêt pour être en sûreté, parce qu'une fois la sentinelle trompée, le petit pont franchi, votre serviteur, ils sont sauvés.

LÉON, *s'oubliant, se jette à jenoux.*

Je suis sauvé! Grand Dieu! je te remercie!

SILVESTRE, *que le bruit fait retourner.*

Qui vive? Qui va là? (*Il met Léon en joue.*)

LÉON.

(*Pour éviter le coup, il fait le tour du bosquet, et se précipite sur les deux bras de Silvestre.*)

Ne craignez rien.

SILVESTRE.

Au voleur!

LÉON.

Silence! rassurez-vous..... je suis sans armes.

SILVESTRE.

Oui; mais vous tenez la mienne..... de grace, M. le déserteur.....

LÉON.

Je ne suis pas un déserteur; calmez le trouble qui vous agite... Vous tremblez encore?.....

SILVESTRE.

Un peu : j' vous avoue bien sincèrement qu' vous m'avez fait une fière peur. C'est la première fois de ma vie, que je

tremble, j' vous prie de le croire; car c'est l' premier danger où j' me trouve.

LÉON.

Dites-moi, de grace, où je suis.

SILVESTRE.

Hors du territoire prussien.

LÉON.

Je suis donc en sûreté?

SILVESTRE.

Sûrement.

LÉON.

Et ce château appartient?....

SILVESTRE.

A M. le duc de Bévern.

LÉON.

A M. le duc de de Bévern! (*à part.*) Le père d'Adolphe!

SILVESTRE.

Sans doute; ça vous étonne? C'est une nouvelle acquisition que nous avons faite il y a un mois.

LÉON.

Je suis perdu!

SILVESTRE.

Ah! ça, tantôt vous êtes en sûreté, tantôt vous êtes perdu; expliquez-vous donc?

LÉON.

Vous êtes attaché à ce château?

SILVESTRE.

En qualité d' jardinier et de concierge, petits emplois que j'ai pris en attendant, parce qu'à la mort de notre intendant, j' compte bien, sitôt que j' saurai mieux lire et écrire, qu'on me confiera les rènes du château.

LÉON.

On vous accorde donc quelque confiance?

SILVESTRE.

Beaucoup, infiniment, Monsieur; il ne se sert pas sur la table de M. le Duc un seul plat de dessert qui ne soit de ma main; et puis, mademoiselle Napoline.....

LÉON.

Mademoiselle Napoline?

SILVESTRE.

Oui, la fille de M. le Duc.....

LÉON, *à part.*

Napoline! l'épouse qu'Adolphe me destinait, je respire près d'elle! (*haut.*) Ah! grand dieu! quel asile ai-je choisi!

SILVESTRE.

Ah! ça, vous êtes sourd? n' vous l'ai-je pas déjà dit? Si vous n'êtes ni un voleur, ni un brigand, ni un déserteur surtout, car M. le Duc ne les aime pas, vous serez bien reçu ici : M. l' Duc est un peu fier, mais du reste, le cœur sur la main. M. Maurice, not' intendant, est aussi bon que son maître..... Quant à mademoiselle Napoline, elle n'est pas fière celle-là..... nous raisonnons souvent ensemble; aussi son esprit se forme considérablement.

LÉON.

Cet éloge est flatteur.

SILVESTRE.

Et bien mérité. Voilà, quant à présent, tous ceux qui composent le château; j'ai peint chacun au naturel : pour moi, vous me voyez, et vous pouvez juger..... Modeste, aimable, imaginatif; voilà pour le caractère; des yeux spirituels, un' taille bien prise, un' jambe faite au tour; voilà pour ma personne : ce n'est pas mal, j'espère?

LÉON.

Adieu; je ne saurais rester dans ces lieux; ma présence pourrait.....

SILVESTRE.

Vous ne dérangerez rien, vous ne gênerez personne.

LÉON, *lui offrant de l'argent.*

Recevez cette faible marque.....

SILVESTRE.

Fi donc! vous badinez? Mais, tenez, v'là mamzelle Napoline.

LÉON, *à part, en s'éloignant.*

Je ne pourrai jamais supporter sa présence!

SILVESTRE.

Ecoutez donc, puisque j' vous dis qu'il n'y a rien à craindre. Bon! il ne peut aller loin, la grille du parc est fermée; il ne sautera peut-être pas par-dessus.

SCÈNE VI.

SILVESTRE, NAPOLINE.

NAPOLINE.

Quelle est cette personne qui s'éloigne?

SILVESTRE.

Ma foi, Mamzelle, je n' connais pas ce monsieur; tout ce que je sais, c'est qu'il est entré dans le jardin en sautant par-dessus le mur,.... Je lui crois la cervelle félée; ses réponses sont celles d'un fou.

Digitized by Google

NAPOLINE.

Ce pauvre jeune homme! Mais où va-t-il? d'où vient-il? que t'a-t-il dit? Réponds donc.

SILVESTRE.

T'nez, mamzelle, j'vas l'appeler; vous l'questionnerez vous-même, ça vaudra beaucoup mieux, et ça vous amusera.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

NAPOLINE, *seule.*

Quelle imprudence! avoir reçu ainsi cet homme sans le connaître! Ah! s'il est malheureux, soulageons-le d'abord, nous l'interrogerons après.

SCÈNE VIII.

NAPOLINE, SILVESTRE, LÉON.

NAPOLINE, *à part.*

Qu'il a l'air abattu!

SILVESTRE, *bas à Léon.*

Avancez. Aussi belle que bonne, j' n'ai qu' ça à vous dire.

NAPOLINE, *à part.*

Sa figure est intéressante!

LÉON.

Me pardonnerez-vous, Mademoiselle, de me présenter chez vous dans ce désordre; d'avoir osé pénétrer dans l'intérieur de votre château? mais poursuivi..... obligé de fuir ma patrie, les objets les plus chers à mon cœur, flétri par la douleur, accablé par la fatigue..... (*à part.*) Je crains de rencontrer ses regards!

NAPOLINE.

Ah! parlez; ne craignez pas de m'ouvrir votre âme; je vous présenterai à mon père;..... il vous accueillera avec bonté. Vous me conterez vos malheurs, tous vos malheurs, n'est-ce pas? Je les adoucirai, les partagerai.....

LÉON.

Mademoiselle..... (*à part.*) Ah! si elle savait.....

NAPOLINE.

Vous m'inspirez le plus vif intérêt. Forcé de fuir les objets les plus chers à votre cœur, cela doit être bien pénible!

SILVESTRE.

Certainement; mais, pour s'égayer, Monsieur dansera à la fête.....

NAPOLINE.

On en prépare une pour mon père.

Digitized by Google

LÉON.

Je craindrais que l'aspect de ma douleur ne troublât la joie de ce beau jour.

NAPOLINE.

On vous plaindra, on vous soulagera; dans vos yeux chargés de pleurs brillera la gaîté..... Si des méchans vous persécutent, mon père est puissant à la cour, et son crédit vous promet un triomphe assuré.

LÉON.

Sa puissance me deviendra funeste!

NAPOLINE.

Comment?

LÉON, *à part.*

Je vais me trahir.

SILVESTRE, *bas à Napoline.*

Je vous l'avais bien dit, la raison absente..... déménagée.

NAPOLINE.

Le malheur rend défiant, je le sais; mais avant la fin du jour, vous nous jugerez mieux; et quand un frère chéri que nous attendons, Adolphe sera arrivé.....

LÉON.

On attend votre frère Adolphe?

NAPOLINE.

Oui, Monsieur.

SILVESTRE, *à part.*

Ah! j'dis oui, ou non.

NAPOLINE.

Le connaîtriez-vous?

LÉON.

On cite par-tout les bonnes qualités, le courage de M. Adolphe.

NAPOLINE.

Un fort joli garçon, major dans les gardes du Grand Frédéric.

SILVESTRE.

C'est mon frère de lait.

LÉON.

Et vous croyez qu'il doit bientôt arriver?

NAPOLINE.

Sans doute; tous les ans il vient passer son quartier-d'hiver avec nous, et il arrive à l'époque précise où nous nous trouvons.

LÉON, *à part.*

L'infortunée! comme elle se flatte!

Digitized by Google

NAPOLINE.

Il doit aussi amener avec lui son meilleur ami, un officier de son régiment, un jeune homme charmant, rempli de mérite, M. Léon : sans doute vous avez aussi entendu parler de lui? car, dans toutes ses lettres, mon frère m'assure qu'ils ne se quittent pas.

LÉON.

Je me rappelle.....

NAPOLINE, *continuant.*

Proclamé lieutenant sur le champ de bataille..... honoré des bontés du grand Frédéric..... un sujet distingué fait pour aller à tout.

LÉON.

Il paraît, mademoiselle, qu'il tient une place avantageuse dans votre esprit?

NAPOLINE.

Et dans mon cœur! Oh! quand une fois vous aurez fait connaissance avec mon père, je vous conterai tout cela ; vous saurez que Léon doit être mon époux... oui, c'est un mariage arrangé par mon frère... Oh! je vous dirai bien des choses. J'ai déjà parlé de mon bonheur à tous ceux qui habitent le château..... ils savent tous mes secrets ; mais j'ai besoin d'un nouveau confident pour les révéler encore.

LÉON, *à part.*

Comme j'étais aimé!

NAPOLINE.

Cependant, une inquiétude vient se mêler à ma joie..... Depuis quinze jours nous n'avons aucunes nouvelles d'Adolphe..... Mais quelle crainte déplacée!.... Ne le connais-je pas? Il aura voulu nous surprendre.

LÉON, *à part.*

La douleur remplacera bientôt cette aimable confiance.

NAPOLINE.

Dites-moi que j'ai tort de me tourmenter.

LÉON.

Moi! mademoiselle?

NAPOLINE.

Voici mon père.

SILVESTRE, *à part.*

Et M. Maurice : nous verrons ce qu'il va dire.

LÉON.

Je me retire.

NAPOLINE.

Restez, je vous en prie.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LÉON, NAPOLINE, LE DUC, SILVESTRE, MAURICE.

SILVESTRE, *bas à Maurice, tandis que Napoline embrasse son père.*

Non : j'étais un sot..... un poltron..... je n'avais pas vu un homme,..... c'était une un' ombre..... non j' vous dis, c'était l' peuplier..... Comme si un peuplier avait un habit maron.

LE DUC.

Que dit-il ?

SILVESTRE.

Je dis, sauf vot' respect, monseigneur, que Monsieur que v'là est tombé dans mon jardin.

LE DUC, *à Léon.*

Ce garçon dit-il la vérité ?

LÉON.

Excusez, M. le Duc, si le hazard m'a forcé de m'introduire dans votre château, d'une manière à faire soupçonner..... mais croyez.....

LE DUC.

Monsieur, je ne soupçonne jamais. Parlez sans crainte ; je ne suis pas votre juge, et j'attends de vous....

LÉON.

La vérité : je vous la dois, M. le Duc..... C'est en escaladant ce mur que je me suis trouvé.....

NAPOLINE, *vivement*

Dans un lieu où l'infortune a toujours rencontré un asile et des protecteurs.

LÉON.

Tant de bontés me rassure. (*à part.*) Que lui dire pour éloigner les soupçons? (*haut, comme quelqu'un qui invente.*) Jouet des persécutions d'une famille injuste..... poursuivi...

NAPOLINE.

Mon père, son langage annonce que des malheurs.....

LÉON, *vivement.*

Si j'étais coupable, supporterais-je les regards de l'innocence?

LE DUC.

Jeune homme, je ne vous demande par votre secret, c'est le seul bien des malheureux ; mais vous me devez quelques détails sur l'événement qui vous a conduit ici.

Digitized by Google

LÉON, *à part.*

Du courage (*haut.*) Depuis deux ans, je nourrissais l'amour le plus ardent pour une demoiselle de Berlin.

NAPOLINE.

Une demoiselle de Berlin? je les connais toutes.

LÉON, *à part.*

Dieux! qu'ai-je fait?

NAPOLINE.

Son nom?

LÉON, *embarrassé.*

Son nom?.... Julie Lindorff. (*Napoline fait un signe de tête qui dit, je ne la connais pas.*) Sa famille est nouvellement fixée à Berlin.

NAPOLINE.

Ah! c'est différent.

LÉON.

Julie répondait à mon amour..... mon père paraissait approuver cette union.....

NAPOLINE.

Eh bien?

LÉON.

Je ne sais sous quel prétexte, mon père retiré sa parole, et veut me faire épouser une riche héritière que je ne connais pas, que je ne veux pas connaître, qui peut être belle; mais pour tout autre que pour l'amant de Julie. Il a insisté..... Constant dans mon refus, j'ai juré que Julie seule serait mon épouse.....

SILVESTRE, *à part.*

C'est bien ça.

LÉON,

Mon père a voulu me faire renfermer.....

NAPOLINE.

Renfermer?

LÉON.

Il a obtenu un ordre du ministère..... J'ai fui sa tyrannie: depuis plusieurs jours je marche au hasard, et ne veux m'arrêter qu'au moment où, sur une terre étrangère, à l'abri des persécutions, je pourrai jouir d'un instant de repos. Voilà, M. le Duc, le récit de l'événement qui m'a conduit ici: heureux encore dans mon infortune, puisque vous daignez me tendre une main secourable! (*à part.*) Quel pénible effort!

SILVESTRE, *à part.*

V'là sa raison qui revient.

Digitized by Google

NAPOLINE.

Cette pauvre Julie! combien je la plains! Que je vous plains aussi, Monsieur! se voir ainsi séparé de son amie!.... oh! c'est affreux! Pour moi, je n'ai pas un pareil sort à craindre..... n'est-ce pas, mon père?

LE DUC, *à Léon.*

Pour être malheureux, vous n'en êtes pas moins coupable. Quelques soient les torts des parens, le devoir des enfans est dans la soumission. Un père, armé de l'autorité qui lui est départie par le ciel, a le droit de l'exercer dans toute sa rigueur. Voyez, jeune imprudent; quel sera le résultat de votre conduite : révolté d'un hymen qui répugne à votre cœur, un refus vous aigrit, vous prenez la fuite, et laissez votre père au désespoir. Ah! jeune homme, vous ne savez pas ce que c'est que le cœur d'un père..... J'ai un fils....

LÉON, *à part.*

Un fils!....

LE DUC.

Une fille chérie.... s'ils faisaient jamais couler mes larmes....

NAPOLINE.

Mon père.....

LE DUC.

Pardon, mon enfant, cette supposition est bien loin de ma pensée! (*à Léon.*) Quel est votre nom?

LÉON, *à part.*

Puisse-t-il ne l'apprendre jamais!

LE DUC.

N'hésitez pas; je suis discret.

LÉON.

On m'appelle..... Rénold.

MAURICE.

Rénold?... Il me semble avoir entendu prononcer ce nom à M. le Duc.

LÉON, *à part.*

Quelle imprudence! Et comment revenir sur mes pas?

LE DUC.

En effet, Monsieur, je connais beaucoup votre père, l'un des plus riches négocians de Dresde, et je m'étonne qu'il ait exercé envers vous de pareils actes de rigueur..... Mais vous ne dites peut-être pas tout : allons, quand vous serez heureux, vous serez plus confiant. Vous avez été probablement élevé loin de votre père, car je ne vous avais jamais vu; quoique je susse fort bien qu'il avait un fils à-peu-près de l'âge du mien.

Digitized by Google

LÉON, *à part.*

Quel embarras!

NAPOLINE.

Vous voyez, Monsieur, que vous voilà plus en sûreté que jamais.

SILVESTRE, *à part.*

Il a l'air étonné de tout ce qu'on lui dit.

LE DUC.

Votre père, je crois, vous destinait au métier des armes?

LÉON.

Oui, M. le Duc; mais le commerce.....

NAPOLINE.

C'est dommage! vous eussiez fait un bel officier.... comme Léon.

LE DUC.

Je me charge d'une réconciliation générale. Restez ici quelques jours : la colère de votre père s'appaisera. Je lui écrirai, je suis sûr d'obtenir votre grace, de le ramener à des sentimens plus doux; en attendant, disposez de ma maison; j'attends mon fils, vous ferez connaissance avec lui : c'est un étourdi, mais un cœur excellent. Bannissez toute crainte : chez moi vous êtes à l'abri des recherches les plus sévères; ma responsabilité est votre sauve-garde; nous nous empresserons à dissiper vos chagrins; et pour les oublier, dès ce jour, venez partager nos plaisirs.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le Théâtre représente l'intérieur du château.*)

SCÈNE PREMIERE.

SILVESTRE, *seul.*

Donnez-vous ben d'la peine, pour vous faire un nom; on n' parlera pas d' vous; ainsi va le monde : Faut qu' tout ça soit comm' ça, parc'que ça n' peut pas être autrement : tuez-vous l' corps et l'âme; inventez, perfectionnez; un inconnu arrive, il touche à tout, brouille tout, gâte tout, et finit par tout remettre comme ça était; mais c'est égal, il

Digitized by Google

y a touché, ça vaut bien mieux! — qu' M. le Duc, à cause de l'absence d' M. Adolphe ou pour d'autres bonnes raisons, ait jugé à propos de n' pas donner aujourd'hui un' fête qui m'a tant coûté à organiser, passe encore, parc'que l'homme d'esprit a des ressources, et que j' f'rai ben dans quinze jours ce que j'ai fait aujourd'hui; mais que, d'puis l'instant où ce M. Rénold a sauté par-dessus l' mur, on n' fasse pas plus d'attention à moi qu'à rien du tout, ça fait bouillir mon sang dans mes veines! mademoiselle Napoline, qui chuchotte toujours bas avec lui, est trop confiante: moi, je ne crois pas du tout aux contes qu'il débite depuis ce matin; vrai, je n'y crois pas du tout. Et malgré sa jolie figure, j' lui trouve un air en dessous..... Ah! mon dieu, le v'là déja avec M. Maurice; et moi, que la poste attend!

SCÈNE II.

MAURICE, LÉON, SILVESTRE.

MAURICE, *à Silvestre.*

Tu es encore ici? et le courrier, qui sans doute est arrivé?

SILVESTRE.

J'y vais.

MAURICE.

Oui, laisse-nous, et songe bien à ce que je t'ai recommandé.

SILVESTRE.

Une mémoire de lièvre, j' n'oublie jamais rien.

(*Il sort.*)

SCENE III.

MAURICE, LÉON.

MAURICE.

J'espère maintenant que vous ne trouvez pas flatté le portrait que je vous ai fait de M. le Duc et de sa fille? Vous pouvez vous regarder comme au sein de votre famille.

LÉON.

M. le Duc est le seigneur le plus généreux, le plus hospitalier... et sa fille!.. ah! M. Maurice, qu'elle oblige avec grâce!

MAURICE.

Vous la trouvez donc?....

LÉON.

Adorable!

Digitized by Google

MAURICE.

Ah ! ça, M. le Duc m'a fait part de ses intentions à votre sujet.

LÉON, *embarrassé.*

M. le Duc?

MAURICE.

M'a chargé de ménager en son nom un raccommodement entre vous et M. votre père. Il m'a tracé le plan que j'avais à suivre, et tout ira bien, soyez en sûr; aujourd'hui même j'écris à M. Rénold.

LÉON.

M. le Duc ne pouvait remettre mes intérêts en de meilleures mains . . Je suis persuadé que vos instances obtiendront mon pardon ; mais.....

MAURICE.

Eh bien ?

LÉON.

Ne serait-il pas plus convenable que je fisse les premières démarches ? que j'informasse mon père du lieu de ma retraite, des bontés dont M. le Duc a daigné me combler ?

MAURICE.

Non pas, non pas; le crédit et le caractère de M. le Duc en imposeront davantage à votre père ; votre tête est vive.... on avoue difficilement ses torts.

LÉON.

Mais je désirerais que vous n'écrivissiez pas encore aujourd'hui.... Je ne sais ce qui se passe au fond de mon âme... j'ai des pressentimens... Ce jour amènera peut-être de grands changemens dans ma situation... Occupez-vous, occupons-nous plutôt du fils de M. le Duc .... Tout ce que m'a dit mademoiselle Napoline ; quelques mots que vous avez laissé échapper, forment une telle confusion dans mon esprit, que je ne sais à quelle idée m'arrêter. ... Ah ! si M. Adolphe est ici l'objet de la sollicitude générale, combien les bontés de sa sœur, la générosité de son père lui donnent de droits à mon estime..... L'intérêt le plus puissant.....

MAURICE.

Les infortunés se devinent et s'aiment, sans se connaître...

LÉON.

M. Adolphe (*à part.*) Que vais-je apprendre !

MAURICE.

Et puisque vous devenez l'ami de la maison, nos chagrins ne peuvent vous être étrangers...

Digitized by Google

LÉON.

Vos chagrins?

MAURICE.

Je vais vous faire une confidence pénible, et dont je vous crois digne.

LÉON, *vivement.*

Ah! n'en doutez pas.

MAURICE.

Vous savez que nous attendons M. Adolphe et son jeune ami...?

LÉON.

Oui, cet officier?...

MAURICE.

M. Léon, que notre jeune maîtresse a déjà choisi pour époux, et que M. le Duc désire connaître et embrasser. Mais ceci ne vous intéresse pas...

LÉON, *vivement.*

Ah! plus que vous ne croyez : (*se reprenant.*) le bonheur de ma jeune bienfaitrice m'est cher!

MAURICE.

Nous étions donc dans l'attente d'un retour si désiré, lorsque je reçus une lettre du colonel général des gardes du roi, qui m'annonçait... Ah! pardon, si mes pleurs... Mais un fils chéri et si digne de l'être...

LÉON, *à part.*

Quel souvenir affreux!

MAURICE.

On me marquait que dans un duel...

LÉON, *à part.*

On sait tout. (*haut.*) Que dans un duel?...

MAURICE.

Le malheureux Adolphe...

LÉON, *vivement.*

Le colonel vous instruit-il aussi?...

MAURICE.

Il ne me donne aucuns détails sur ce funeste accident.

LÉON.

Oh! oui; bien funeste!

MAURICE.

Sauriez-vous?...

LÉON.

J'étais à Berlin lors de ce duel...

MAURICE.

Ah! sans doute les circonstances de cette affaire vous sont connues?

Digitized by Google

LÉON, *à part.*

Que trop !

MAURICE.

Ah ! parlez, je vous en supplie ; quel fut l'adversaire de mon maître ?

LÉON.

Un jeune officier, qui par ses succès avait acquis l'estime de Frédéric et venait d'être nommé lieutenant dans le régiment où M. Adolphe sert en qualité de major, — rassemblés par le hasard, ces deux militaires semblaient faits pour s'aimer, quand une querelle s'éleva entr'eux. Il s'agissait d'un commandement important, que le roi venait de confier à un officier de fortune... Adolphe prétendait que c'était insulter la noblesse et dégrader les emplois militaires; son adversaire, placé dans cette classe de guerriers que de tels propos déshonoraient, voulut faire quelques observations... Adolphe s'emporte, dit on, plus vivement encore... l'injure et la menace lui échappèrent.... les officiers témoins de cette scène furent indignés..... Le lieutenant était provoqué..... provoqué d'une manière terrible..... ! Pouvait-il refuser le combat, sans se déshonorer ?.... J'en appelle à vous même... Il accepta... et le malheureux Adolphe!... voilà, Monsieur, tout ce que j'ai appris de ce fatal événement !

MAURICE.

Il paraît faire sur vous une impression bien vive ?

LÉON.

Eh ! qui ne serait touché du sort de deux infortunés qu'un instant de vivacité..... Mais, à la tranquillité de M. le Duc, on dirait qu'il ignore.....

MAURICE.

Vous sentez qu'il eût été imprudent de lui apprendre une nouvelle si désolante, avant d'avoir préparé son âme à ce coup terrible... Je tremble encore chaque jour que quelques amis trop empressés ne l'en instruisent.....

LÉON.

Il faudra cependant....

MAURICE.

Au reste, maintenant il n'y aurait plus autant de mal.

LÉON.

Comment?

MAURICE.

Depuis quelques jours, d'autres lettres m'ont été adressées...

LÉON.

Et vous ont confirmé la perte cruelle... ?

Digitized by Google

MAURICE.

Non, elles me tranquillisent.

LÉON.

Elles vous tranquillisent?

MAURICE.

Beaucoup.

LÉON.

Ainsi le sort de votre jeune maître...?

MAURICE.

Laisse quelque espérance,

LÉON, *à part et vivement.*

Eh quoi! Adolphe laissé sur le champ de bataille? Ah! grand Dieu! fais que ce ne soit pas une erreur! (*haut.*) Il se pourrait...?

MAURICE.

Mais si le danger qui menaçait sa vie diminue chaque jour, à quelles terreurs nouvelles n'est-il pas livré? Quel avenir n'a-t-il pas à craindre? Vous connaissez notre monarque.... la sévérité de ses ordonnances sur le duel...?

LÉON.

Dites sa cruauté...

MAURICE.

On m'apprend qu'il a donné ordre qu'on poursuivît les coupables, et qu'ils fussent livrés au conseil de guerre.

LÉON.

Ainsi donc le malheureux, que le coup mortel a menacé d'atteindre, ne revient à la vie que pour ne point échapper au trépas...? Vous me faites frémir!

MAURICE.

On espère que le crédit de M. le Duc, ses nombreux services, cinquante années passées dans les champs de l'honneur..

LÉON.

Tout sera inutile!.... Le monarque inflexible rejetera ses prières, fermera les yeux pour ne point voir ses honorables cicatrices; l'arrêt sera prononcé.... il sera irrévocable; et Adolphe..... affreuse idée!.... Adolphe, ah! Monsieur, il est perdu

MAURICE.

Il a des protecteurs, des amis.

LÉON.

Des amis!

MAURICE.

Un surtout qui ne l'abandonnera jamais.... M. Léon.

LÉON.

Ah! tout mon cœur se brise.

Digitized by Google

MAURICE.

J'aime à vous voir cet intérêt touchant, inspiré par la reconnaissance!

LÉON.

Que ne pouvez-vous lire dans le fond de mon âme!

MAURICE.

Ce qui nous rassure dans ce moment, c'est que M. le maréchal de Mollendorff a donné asile à notre jeune maître, et promis d'attendrir Frédéric.

LÉON, *à part.*

Adolphe est en sûreté, je respire. (*haut.*) Et ne parle-t-on pas de l'adversaire de M. Adolphe?

MAURICE.

Il est sans doute bien à plaindre! Mais peut-être aussi a-t-il trouvé une retraite assurée, où il peut attendre une faveur qu'il doit partager avec Adolphe.... Je le désire.

LÉON.

Il la mérite; car on m'a assuré que, depuis ce duel funeste, l'infortuné n'a pas eu un instant de repos; que poursuivi comme Adolphe, il traîne partout son désespoir; que ses larmes, ses sanglots redemandent à la nature entière un ami dont il se croit éternellement séparé!

MAURICE.

Je n'en doute pas; d'après ce que vous m'avez dit, c'est un homme d'honneur....

LÉON, *vivement.*

Oui, Monsieur; vous pouvez, vous devez le croire.... cet officier aurait voulu, au prix de tout son sang, que cette malheureuse affaire n'éclatât pas.

MAURICE.

J'en suis persuadé.

LÉON.

Ah! qu'il est infortuné celui qu'Adolphe a provoqué au combat!

MAURICE.

Qu'avez-vous, Monsieur? Pourquoi ce trouble extrême? Vos chagrins.....

LÉON.

Il faut que j'aille les ensevelir loin de ces lieux.... que je dérobe à tous les regards mes malheurs et mon désespoir! Croyez bien, M. Maurice, que je n'ai pas mérité le sort qu'on me prépare; laissez-moi fuir; et si quelque jour vous entendez prononcer mon nom, qu'il vous rappelle un malheureux

Digitized by Google

pénétré des bontés de M. le Duc.... (*à part.*) Que de biens je perds en un jour!

MAURICE.

Voici Mademoiselle.

LÉON, *à part.*

Dieux!

SCÈNE IV.

MAURICE, LÉON, NAPOLINE.

NAPOLINE.

Eh bien, Maurice, il est donc décidé que tous nos préparatifs...?

MAURICE.

Ne serviront à rien, Mademoiselle.

NAPOLINE.

C'est fort mal. Et moi, qui pendant deux heures ai abusé de la complaisance de M. Rénold, demandé, sollicité ses conseils, et tout embelli d'après eux.

LÉON.

N'ai-je pas été trop heureux de servir l'amour..... filial et la nature?

NAPOLINE.

Oh! je sais bien que vous ne m'en voudrez pas..... Cette fête avait un double objet..... Tous les bons paysans conduits par moi, allant au-devant de mon frère..... La gaîté brille dans leurs regards.... L'attente du bonheur double mon impatience; chacun la partage... Je vois mon frère... j'aperçois Léon... ils s'avancent...: je suis dans les bras d'Adolphe..... Léon est à mes genoux... Mon frère et mon ami sont au comble de la joie..... On les presse.... on les entoure, et conduits triomphans dans les bras de leur père..... oui, de leur père..... ce tableau n'est-il pas charmant? En voyant tant d'heureux, à la vue d'un pareil spectacle, conviens, mon bon Maurice, avouez, M. Rénold, que vous eussiez versé des larmes de plaisir?

LÉON, *à part.*

Un si doux avenir n'est plus fait pour moi!

MAURICE, *riant.*

Ah! si monsieur votre père avait su.....

NAPOLINE.

Il fallait tout lui dire, ou du moins lui laisser soupçonner que j'avais de si grands projets.

MAURICE.

C'est un plaisir différé.

Digitized by Google

NAPOLINE.

Perdu. N'est-ce pas, M. Renold?

MAURICE.

Monsieur n'était pas, je crois, disposé à prendre part à la fête; car il songe à nous quitter.

NAPOLINE.

Quoi! Monsieur, vous voulez....?

LÉON.

Partir à l'instant même,

NAPOLINE.

Et mon père qui s'intéresse si vivement à vous, et moi qui me plaisais tant dans votre société!

LÉON.

Mademoiselle...

NAPOLINE.

Oui, Monsieur, votre esprit, votre caractère, vos chagrins, la source dont ils viennent, tout vous rend intéressant aux yeux de Napoline. Votre présence me charme, elle ne me fait pas oublier Léon, mais elle semble rapprocher la distance qui le sépare encore de moi : de quoi vous plaignez-vous? Nos soins, nos égards ne sont-ils pas assez vifs, assez empressés?... Ah! parlez....

LÉON.

Je chercherais en vain des expressions pour peindre ma reconnaissance!

NAPOLINE.

Eh! bien, restez donc; soyez plus docile : promettez-nous de faire tout ce que nous voudrons. Vous étiez si aimable ce matin! Vous renoncez à votre résolution, n'est-ce pas? vous ne nous quitterez plus? vous me parlerez de Léon.... je rappellerai sans cesse Julie à votre souvenir; et dans ces entretiens aimables, nous pourrons défier l'ennui et les chagrins....

LÉON.

Je ne puis.....

NAPOLINE.

Mon père seul peut vous permettre de quitter ces lieux.... Vous êtes son prisonnier, vous êtes le mien.

MAURICE, *à Léon.*

Résiste-t-on à tant de grâces et de bontés...

LÉON.

Si vous saviez combien je souffre!...

NAPOLINE.

Les peines du cœur sont, dit-on, bien cruelles! avec Léon

Digitized by Google

je ne les connaîtrai jamais!... Allons, plus de tristesse; vous la reverrez cette bonne Julie, et un instant de plaisir vous fera oublier un siècle de tourmens!

LÉON.

Un obstacle insurmontable....

NAPOLINE.

Voici mon père; nous verrons s'il aura plus de pouvoir sur votre esprit.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC.

NAPOLINE.

Viens te joindre à moi, pour retenir ton prisonnier.

LE DUC.

Que veux-tu dire?

NAPOLINE.

Que M. Rénold veut absolument quitter ces lieux, et s'exposer. ....

LE DUC.

Est-il vrai?

LÉON.

Oui, M. le Duc, dussai-je être victime du courroux de.... mon père.

NAPOLINE.

Tu l'entends?

LE DUC.

Projet de jeune homme..... Il ne l'exécutera pas; au nom de l'amitié, je lui ordonne de rester.

LÉON.

Tant de bontés m'accablent!

NAPOLINE, *à Léon.*

Que répondre à cela?

LE DUC.

Mais que nous veut Silvestre?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, SILVESTRE.

SILVESTRE.

(*Il a une lettre à la main, et en voyant le Duc, il la cache.*)

(*A part.*) Ah! Mon dieu! Ils sont tous là!

MAURICE, *à part.*

Aurait-il reçu.....?

Digitized by Google

SILVESTRE, *à part.*

Comment faire ?

LE DUC, *à Silvestre.*

Eh bien, nous diras-tu ce que tu viens chercher ici ?

SILVESTRE.

Toussant et montrant derrière le dos du Duc, la lettre à Maurice.

Hem ! hem !

MAURICE, *à part, l'apercevant.*

Dieu !

LE DUC, *à Silvestre.*

Parleras-tu ?

SILVESTRE.

Je venais..... Je croyais trouver.....

LE DUC.

Pourquoi cet air intrigué? (*il aperçoit la lettre*) Qu'as-tu là?

SILVESTRE, *montrant une main.*

Rien, Monseigneur.

LE DUC.

Mais tu cachais....?

SILVESTRE, *montrant l'autre main.*

Vous voyez bien que je n'ai rien.

MAURICE.

Fâcheux contre-tems !

LE DUC, *apercevant tout-à-fait la lettre.*

C'est une lettre..... Si elle est pour moi, tu ne dois pas hésiter à me la donner,..... Si elle ne me regarde pas, crains-tu de la remettre en ma présence? Pourquoi ce mystère? Donne... je le veux.

(*Il prend la lettre.*)

LÉON, *à part.*

Il va tout savoir.

NAPOLINE, *à part.*

Que veut dire ceci ...?

(*A peine le Duc a-t-il jeté les yeux sur la lettre, qu'il fait un mouvement d'indignation.*)

SILVESTRE, *à part.*

Encore une bêtise que j' viens d' faire : il n' fait pas bon ici pour moi.

(*Il se sauve.*)

SCÈNE VII.

MAURICE, LÉON, NAPOLINE, LE DUC.

NAPOLINE.

Mon père, tu me glaces d'effroi ! Apprends-moi donc quel malheur... ?

Digitized by Google

LE DUC.

Le plus affreux de tous ! . . .

NAPOLINE.

Comment ? . . .

MAURICE, *à part.*

M'aurait-on trompé ?

LÉON, *à part.*

Que penser ?

LE DUC, *à Napoline.*

L'objet constant de toutes nos affections, l'espoir de ma vieillesse... ton ami, ton frère. . .

NAPOLINE.

Mon frère ?

LE DUC.

N'est plus.

LÉON, *à part.*

Adolphe !

NAPOLINE.

Mon frère !... Il est mort !... Ah ! malheureuse ! Et quelle main barbare ? . . .

LÉON, *à part.*

Je suis anéanti !

LE DUC, *à part, fixant Maurice.*

Le perfide !

MAURICE.

Monsieur le Duc, vous croyez.....

LE DUC.

Que vous êtes un traître.

MAURICE.

Moi ?

LE DUC.

C'était donc là le prix que vous réserviez à mon amitié ?

MAURICE.

M. le Duc oublie sans doute que voilà le premier reproche qu'il m'adresse ?

LE DUC.

Il n'en est que plus terrible et plus mérité.

MAURICE.

Mes services. . . ?

LE DUC.

Ne sont rien après votre trahison.

NAPOLINE, *à part.*

Je ne conçois pas....

LE DUC.

Ah ! si mon malheureux fils....

Digitized by Google

MAURICE, *à part.*

Je l'avais prévu...

LÉON, *à part.*

Son malheureux fils! (*haut.*) M. le Duc, dans de pareils momens, ma présence....

(*Il va pour sortir.*)

LE DUC, *le retenant.*

Votre présence me devient nécessaire. Ah! si j'ai pu un instant adoucir vos chagrins, vous ne m'abandonnerez pas quand ceux que je portais dans mon cœur, que j'environnais de toute ma confiance, me trompent. Je trouverai peut-être dans un étranger une amitié plus vraie, un secours plus salutaire. Il vous reste ici un rôle bien noble à remplir: devenez le consolateur d'un père malheureux!

LÉON.

Que faut-il faire?

LE DUC.

Partager ma douleur, fortifier ma résolution, exciter ma vengeance.

LÉON, *à part.*

C'est l'aider à me percer le cœur!

LE DUC, *à Napoline.*

Console-toi, ma fille; la mort de ton frère ne restera pas impunie. Ah! M. Rénold, une fois rétabli dans l'estime de votre père, je compte sur vous, pour m'aider dans mes recherches...

LÉON.

C'est moi?...

MAURICE, *à part.*

Mais comment se fait-il?

LE DUC, *à Léon.*

Oui, vous dirigerez ma vengeance... je découvrirai l'adversaire de mon fils, il périra de ma main, ou j'aurai cessé de vivre.

LÉON.

Mais, ce malheur....

LE DUC.

N'est que trop certain. Vous voyez l'état affreux où nous sommes... Une fille mourante, un père au désespoir... Nous ne pourrions distinguer les mots, nos larmes les effaceraient... A peine ai-je eu le courage de parcourir les premières lignes... Mais j'en ai assez lu pour mon malheur! Si nos chagrins ne vous sont point étrangers, il vous affectent moins sensiblement... vous n'êtes pas le père d'Adolphe.... Lisez cette lettre, je vous en prie.

Digitized by Google

LÉON, *prenant la lettre.*

Quel supplice!... (*il lit.*) « Voici, mon cher Duc, les détails que je vous avais promis dans ma dernière lettre.

LE DUC, *étonné.*

Dans ma dernière lettre!

LÉON.

» Votre fils a été trouvé mourant dans un bois à quelque » distance de Postdam.

LE DUC, *l'interrompant.*

Les détails douloureux que peut renfermer la suite de cet écrit ne feraient qu'accroître mon désespoir.

MAURICE.

Peut-être, au contraire, trouverons-nous quelques consolations; achevez, M Renold, je vous en supplie.

(*Le Duc fait signe à Renold qu'il peut poursuivre; Napoline se jette dans les bras de son père, et s'y cache la tête. Tous les yeux sont fixés sur Léon.*)

LÉON, *après avoir hésité un instant.*

» Sans la compassion et les soins de quelques bons labou- » reurs, vous n'auriez plus de fils. On a craint un instant » pour ses jours; mais cette terreur a été bientôt dissipée par » la nouvelle de son entière guérison.

NAPOLINE, *avec joie.*

Mon père! tu le verras!... nous l'embrasserons!

LÉON, *à part.*

O bonheur!

LE DUC.

Doux espoir!

MAURICE, *à part.*

Je savais bien...

NAPOLINE.

Ecoutons.

LÉON.

» On parle différemment du motif qui a donné lieu au » duel d'Adolphe; mais on s'accorde sur un seul point, c'est » que le coup est parti d'une main qui lui est bien chère.

(*Le Duc et Napoline sont frappés à ces mots; Maurice est étonné; Léon, pâle et tremblant, ne fait plus qu'articuler avec peine le reste de la lettre.*)

LÉON.

» Quant à la colère de Frédéric, aux ordres rigoureux qu'il » s'est empressé de donner, lorsque la nouvelle de ce duel » lui est parvenue, tout semble se calmer et prendre une » tournure favorable: j'ai suivi vos intentions. Livrez-vous, » mon cher Duc, à l'espoir de revoir bientôt un fils si cher » à votre cœur! »

Digitized by Google

MAURICE, *triomphant.*

Eh bien, Monseigneur?

LE DUC, *fixant Maurice.*

Eh bien, Monsieur, m'expliquerez-vous le mystère répandu dans cet écrit? de quelles lettres précédentes il est question? quelles étaient mes intentions? quels avis m'étaient parvenus? Vous saviez donc...?

MAURICE.

Tout, M. le Duc; le danger de M. Adolphe, sa maladie, sa guérison, la colère du roi, la sévérité de ses ordonnances.

LE DUC.

Et vous avez pu...?

MAURICE.

J'ai dû me taire.

LE DUC.

Et pourquoi?

MAURICE.

Vous avez pu penser que je vous trahissais?

LE DUC.

Tout prouve...

MAURICE.

Mon attachement et ma fidélité Oui : c'est à moi qu'un ami de M. Adolphe, par son ordre sans doute, transmit les premiers détails de cette affaire : c'est moi qui, pour ménager votre sensibilité, vous ai dérobé la connaissance de ce fatal secret. Fallait-il déchirer le cœur d'un père, porter le désespoir dans l'âme de sa fille, en les accablant de cette nouvelle désespérante? Tout pouvait changer; un rayon d'espoir pouvait sécher bien des larmes : c'était le vœu de mon cœur; il s'est réalisé, puisque votre fils est hors de tout danger.

NAPOLINE, *à Maurice.*

Mon bon ami!

LE DUC.

Me pardonneras-tu de t'avoir accusé?

MAURICE.

Vous voyez que je vous ai servi de secrétaire et d'interprète auprès du colonel.

LE DUC.

C'est toi?

MAURICE.

Oui, c'est moi qui en votre nom ai répondu à ses lettres

Digitized by Google

précédentes. J'attendais encore cette dernière, que vous n'eussiez pas vue, sans la maladresse de Silvestre.

LE DUC.

Aussi j'étais étonné de ne plus recevoir aucunes lettres de Berlin.

MAURICE.

Vous les receviez.

NAPOLINE.

Oui ; mais tu ne les lisais pas.

MAURICE.

Allons, M. le Duc, puisque vous voilà rassuré, il ne vous reste plus...

LE DUC.

Qu'à partir pour Berlin.

LÉON, *à part.*

Pour Berlin !

NAPOLINE.

Je reverrai mon frère !

LE DUC.

Et son ami ?

NAPOLINE, *rougissant.*

J'embrasserai mon frère !

LE DUC.

Si Frédéric hésitait encore à pardonner, il ne résisterait pas, j'en suis sûr, aux prières, aux larmes d'un père...

NAPOLINE.

D'une sœur...

LE DUC.

M. Rénold, vous serez du voyage. Voici l'occasion la plus favorable de vous réconcilier avec votre père. Je m'engage à vous remettre dans ses bras : tout sera oublié. Si, comme j'aime à le croire, Julie est digne de vous, votre hymen sera mon ouvrage ; je veux que demain, à la pointe du jour, tout soit prêt pour notre départ.

LÉON, *embarrassé.*

M. le Duc...

NAPOLINE.

C'est charmant !

LE DUC, *à Léon.*

Je me flatte que vous approuvez ce projet ?

LÉON.

Sans doute, M. le Duc...

LE DUC.

Je suis impatient de recevoir mon Adolphe, d'apprendre

de lui-même toutes les circonstances de ce duel, et surtout de savoir quelle main si chère....

NAPOLINE.

Mon cousin, qui sert dans le même corps que lui, est d'un caractère violent, irascible, et peut-être...

LE DUC.

C'est un enfant... Ce qui me surprend davantage, c'est que Léon n'ait pas été le premier à nous informer..... Maurice, t'aurait-il écrit?

MAURICE.

Non, monsieur le Duc.

LÉON, *à part.*

Je souffre tous les tourmens.

LE DUC.

Ce silence..... Si l'ami de mon fils.... si Léon .....

NAPOLINE, *à part, avec un peu de délire.*

Léon! Léon! Ah! s'il était celui.... que ne venait-il près de moi dérober sa tête à la vengeance du roi? Mon frère et mon amant!!... cette idée me poursuit; elle m'épouvante! (*Haut.*) Ah! mon père, gardez-vous de soupçonner Léon... ce serait lui faire injure.

LÉON, *à part.*

Elle me justifie!

NAPOLINE.

Penser qu'il a trempé sa main dans le sang de son ami, de son bienfaiteur!

LÉON.

Non, il n'a pu s'armer contre votre fils.... Léon est, dit-on, homme d'honneur. Cependant, il est des circonstances terribles, où provoqué par son ami, en présence de témoins respectables, on ne peut refuser, sans se déshonorer... Le préjugé...

LE DUC.

Le préjugé est barbare, les lois de l'amitié sont sacrées.

LÉON.

Mais forcé de se défendre,...

LE DUC.

La défense est permise contre un malfaiteur; la grandeur d'âme le proscrit envers un ami.

LÉON.

On doit donc?...

Digitized by Google

LE DUC.

Se servir de tout son sang-froid, rappeler toute sa raison, et recevoir, plutôt que de porter les coups.

LÉON, *vivement.*

M. le Duc....

LE DUC.

Oui, Monsieur, on présente sa poitrine; loin de servir la rage de son adversaire, l'héroïsme de l'amitié n'a pas de bornes.... Où était donc Léon? Pourquoi?....

NAPOLINE.

Je suis sûre qu'il a tout fait....

LE DUC.

Oui, ma fille, je le crois digne de toi : allons, M. Renold, un peu de courage et voyez avec moins de peine un départ qui va vous rendre aux vœux de votre père.

NAPOLINE.

Partagez notre joie. Si l'on avait besoin d'un consolateur, il ne faudrait pas se flatter de le trouver en vous.

LÉON.

Ah ! mademoiselle, de tous mes maux, le plus insupportable est celui de vous déplaire.

LE DUC.

Mais pourquoi Silvestre revient-il avec cette précipitation?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SILVESTRE.

SILVESTRE, *pâle et effrayé.*

Je suis bien aise de vous trouver, pour vous apprendre....

LE DUC.

Est-ce encore quelque mystère? Une autre lettre peut-être?

SILVESTRE.

Ah ! ben oui : c'est ben un autre paquet, vraiment !

MAURICE.

Comme tu es pâle et tremblant !

SILVESTRE.

On pâlirait à moins....

LE DUC.

Ma présence te gêne-t-elle encore?

SILVESTRE.

Non pas pour à c' t'heure : ben au contraire; c'est un secret qu'il faut que tout le monde sache.

LE DUC.

Explique-toi.

Digitized by Google

SILVESTRE.

J'ai qu'une chose à vous dire ; l'ennemi est aux portes du château.

TOUS, *riant.*

L'ennemi ?

SILVESTRE.

Oui ; j'viens d'rencontrer quatre hommes armés de cap en pieds ; ils rôdent le long du parc.

NAPOLINE.

Des hommes armés ?

LE DUC.

Comment? au-delà de la frontière?

LÉON, *à part.*

C'est moi qu'on cherche.

MAURICE, *à Silvestre.*

Mais es-tu sûr ?

SILVESTRE.

Puisque j'ai passé tout près d'eux.... Quand j'dis tout près, La longueur du parc nous séparait.... Ils m'ont regardé... toisé..... Ils m'ont peut-être pris pour M. le Duc?

LE DUC.

Maurice, il faudrait savoir....

MAURICE.

Je vais m'informer de tout ce qui se passe.

LÉON.

Plus de doute, M. le Duc, je suis l'objet de toutes ces perquisitions.

LE DUC.

Je parlerai au commandant du poste prussien, et je réponds de vous.

NAPOLINE.

Si on allait....

LÉON.

En restant plus long-tems ici, je vous causerais des chagrins.....

LE DUC.

Je sais ce que l'honneur m'ordonne ; rassurez-vous, mon cher Rénold.

NAPOLINE.

Pour plus de sûreté, il me vient une idée : parmi les habits de mon frère, nous en trouverons un qui ira à merveille à Monsieur..... Le désordre de sa toilette ainsi réparé,

Digitized by Google

un peu plus d'assurance, il trompera tous les yeux et passera pour ton secrétaire ; y consens-tu ?

LE DUC.

Oui, ma fille ; je vous laisse, et vous instruirai de tout.

NAPOLINE.

Maurice, c'est toi que ces détails regardent.

(Elle sort avec son père.)

SCÈNE IX.

MAURICE, LÉON.

MAURICE, *à Léon.*

Venez donc à votre toilette.....

LÉON, *à part.*

Quel embarras!

SILVESTRE.

Si Monsieur veut, j' lui servirai de femme-de-chambre.

MAURICE.

On se passera bien de tes services.

(Il sort avec Léon.)

SCÈNE X.

SILVESTRE, *seul.*

J' veux ben que l' loup me croque, si je n'crois pas rêver ! Un' fête est préparée ce matin ; on la décommande..... Un homme tombe des nues, en sautant par-dessus l' mur. — On rôde autour du château. — M. le Duc se fâche pour un' lettre qui n'était pas plus large que ma main, j'ai donc ben fait de n' pas lui donner c'te grand' là, que j'avais dans ma poche quand il a attrapé l'autre ? J'ai ben fait aussi de n' pas la donner à M. Maurice, parce qu'il aurait peut-être grondé à son tour ; je lui remettrai c'soir, en me couchant. Ah! ben, si un' demi-feuille d' papier a causé tout c' fracas, c'aurait été ben plus terrible, s'ils avaient vu c' volume !... Des armoiries superbes.... un' couronne, un grand aigle noir? Qu'on dise, après cela, que je ne suis qu'un sot!.... Mais on ne changera pas les maîtres, ils se croiront toujours plus d'esprit que leurs valets.

Fin du deuxième Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

SILVESTRE, *seul.*

C'est fini, je n' peux pas m'accoutumer à la figure des gens qui rôdent dans le village ; sitôt que j'en rencontre un, j' suis tenté d'avoir peur.... La vue d'un grenadier m'a toujours fait une révolution. D'puis ce matin, je ne sais auquel entendre : M. le Duc me donne une commission à droite, M. Maurice un' lettre à porter à gauche.... Mademoiselle Napoline m'appelle par-ici, M. Rénold me fait signe par-là.... On dit qu' la fête aura lieu ; puis on dit,.... Vous verrez qu'il n'y aura rien du tout,.... Il y a vraiment des instans où j'aimerais mieux être maître que domestique! V'là not' nouveau secrétaire.... il a bonne mine!... Pourtant, je ne le croyais pas si bien.

SCÈNE II.

SILVESTRE, LÉON.

LÉON.

M. le Duc est-il rentré ?

SILVESTRE.

Ah ! ben oui : il y un' heure qu'il est au corps-de-garde qui est sur la frontière.... Si Monsieur veut lui parler ?...

LÉON.

Je vous remercie.

SILVESTRE, *à part.*

Comme il a l'air en-dessous ! C'est étonnant combien il ressemble à not' jeune maître !... excepté le visage, c'est la même chose : même taille, mêmes bottes, c'est lui, trait pour trait : il est vrai qu'un habit gris change furieusement un homme.

LÉON, *à part.*

Quel parti prendre ?

SIVESTRE.

Monsieur ne veut pas ?

LÉON.

Laissez-moi, je vous prie.

Digitized by Google

SILVESTRE.

C'est facile (*à part.*) Il a un' gaîté qui n'est pas naturelle du tout; et je me trompe ben, ou M. l' Duc et mamzelle Napoline ont fait une fière école en le recevant ici !

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LÉON, *seul.*

M. le Duc ne revient pas... mon malheur est certain; c'est moi que frappe l'arrêt de proscription, et la mort m'attend ! Tout semble aujourd'hui réuni pour me perdre; la fatalité s'attache à tous mes pas : le hasard me donne un ami, je suis obligé de lui percer le sein. — Pour me soustraire à la rigueur des lois, je me réfugie.... où? chez le père d'Adolphe! — Un faux récit de mes infortunes dispose en ma faveur; on m'interroge, on veut savoir mon nom; embarrassé, pressé, je prends celui d'un négociant qui a un fils du même âge que moi; M. le Duc connaît beaucoup mon père prétendu, et veut me remettre entre ses bras.—Une femme charmante m'est destinée... je la vois... sous le voile du mystère, je puis admirer ses graces, sa beauté, apprécier les qualités de son âme, m'enivrer de tous les charmes de l'amour, et au moment où tout m'assure que je suis aimé, où j'obtiens d'elle-même l'aveu le plus doux.... je la perds à jamais! O bizarre destinée! Hélas! je n'ai un seul instant entrevu la félicité, que pour connaître éternellement les regrets et les larmes!... O femme adorable! quel sort plus doux vous réserviez à l'amour de Léon! Je ne suis plus l'amant de Napoline.... l'ami d'Adolphe.... je suis un fugitif... un proscrit qui bientôt... M. le duc!... Que vais-je apprendre?

SCÈNE IV.

LE DUC, LÉON.

LE DUC.

Rassurez-vous, M. Rénold, je n'ai pas encore pu voir le commandant, mais on m'a assuré qu'il s'agissait de deux militaires...

LÉON.

Deux militaires?...

LE DUC.

Vous voyez que cela ne doit pas vous inquiéter?

LÉON.

Oh! non, sans doute.

Digitized by Google

LE DUC.

Ce sont encore deux officiers convaincus de s'être battus en duel que l'on a ordre d'arrêter; et l'on prétend avoir vu l'un d'eux se diriger vers ce canton, mais que dans l'épaisseur de la forêt qui entoure mon château, on a perdu la trace de ses pas.

LÉON, *à part.*

C'est moi!

LE DUC.

Les noms et les signalemens sont portés dans l'ordre que Frédéric a adressé à tous les princes ses voisins, en les invitant à lui livrer les coupables.

LÉON.

Les malheureux! comment pourront-ils échapper?

LE DUC.

Quel soupçon s'élève dans mon ame! Mon fils est peut-être l'un de ces deux militaires. — Que ne vient-il se réfugier dans les bras de son père, on n'oserait l'en arracher! Mais non.... le maréchal de Mollendorff... si c'était son adversaire.... si cet officier réfugié dans mes domaines, et qui cherche à dérober sa tête à la sévérité des lois était l'ennemi d'Adolphe... et que le destin me fit l'arbitre de son sort...

LÉON.

Que dites-vous?

LE DUC.

Comme je lui rendrais tous les maux dont il m'accable!

LÉON.

Si vous le connaissiez....

LE DUC.

Si je le connaissais!..... Mais pourquoi combattre plus long-tems, et ne pas céder à l'évidence?

LÉON.

A l'évidence?

LE DUC.

Sans cesse je veux rejeter cette idée terrible..... et sans cesse elle se représente à mon esprit! La lettre du colonel... l'opinion publique qui semble désigner pour coupable un ami d'Adolphe..... le silence étonnant de Léon, dans une pareille occasion..... tout révèle cet affreux mystère! Léon seul.....

LÉON.

Léon?

LE DUC.

Est l'adversaire de mon fils!... Ah! M. Rénold, si vous

Digitized by Google

saviez combien Adolphe le chérissait! Que de preuves il se plût à lui donner de l'attachement le plus vrai!.... Moi-même, sans le connaître, mais séduit, entraîné par les éloges qu'Adolphe ne cessait de lui prodiguer, j'allais lui offrir un père et le nommer mon fils; la main de Napoline allait être le prix de la plus tendre amitié!

LÉON.

Ah! M. le Duc, qu'il est à plaindre, s'il lui faut renoncer à tant de bonheur!

LE DUC.

Plus il fut aimé, plus il est coupable.

LÉON.

Mais, êtes-vous certain?

LE DUC.

Ah! M. Rénold, persuadez-moi que je me trompe, et mes bras sont ouverts à Léon!.... mais si j'ai dit l'affreuse vérité, si Léon a voulu percer le sein de son ami, je ne respire plus que vengeance!

LÉON.

Vous voudriez?...

LE DUC.

Blâmeriez-vous ma résolution?

LÉON.

Non, M. le Duc; mais il faudrait que sa légitimité fût prouvée, que vous fussiez convaincu des torts de celui que vous voulez combattre.... Cette certitude seule peut vous donner toute la force nécessaire, et rendre vos coups plus terribles.

LE DUC.

Eh quoi?

LÉON.

Si Léon, oubliant tout ce qu'il devait à son ami, l'a, sans raison, provoqué au combat et lâchement frappé, il doit expier cette bassesse....

LE DUC.

Par sa mort!

LÉON.

Mais si votre fils et son adversaire ont noblement défendu leur vie... et que le sort des armes ait trahi l'un des deux, accablerez-vous du poids de votre haine celui qui a eu le funeste avantage de triompher?

LE DUC.

Vous défendez la cause de l'ennemi de mon fils?

Digitized by Google

LÉON.

Je défends la cause d'un militaire que je ne puis soupçonner de lâcheté.

LE DUC.

M. Rénold !

LÉON.

Mais pourquoi ce vif ressentiment ? La sévérité de Frédéric, qui fait mourir tout militaire convaincu de s'être battu en duel, ne remplira que trop votre vengeance !

LE DUC.

Je n'aurai plus d'ennemi.

LÉON.

Votre fils sera perdu.

LE DUC.

Ah ! que me rappelez-vous ?

LÉON.

La vérité....

LE DUC.

Non, non ; mon rang, mes titres, mes nombreux services, tout parlera en faveur d'un enfant qui fut malheureux, jamais coupable : Le roi me rendra mon fils, et punira son ennemi.

LÉON.

Et punira son ennemi ?

LE DUC.

Je provoquerai moi-même contre lui la justice de Frédéric.

LÉON.

La justice ! Eh ! quoi, M. le Duc, approuveriez-vous ces ordonnances cruelles qui enchaînent, qui captivent l'honneur des guerriers ? Il faut qu'un militaire reçoive un affront sans en tirer vengeance... ? qu'il porte éternellement le sceau du déshonneur, ou bien, s'il ne peut maîtriser son indignation, dompter son courage, braver de sang froid la honte, le mépris public, et avilir le nom d'homme ! Frédéric prononce sa mort, et fait égorger au milieu de ses Etats un sujet qui a versé et qui est prêt encore à verser son sang pour sa patrie ! Plus prompte et plus cruelle que le fer des ennemis, la barbarie du souverain frappe sans pitié un des soutiens de l'Etat,...! Une pareille loi suffit pour ternir la mémoire d'un monarque.... La justice est la première vertu des rois... La clémence, le plus bel apanage du trône !

LE DUC.

Jeune homme ! mon fils dût-il être la victime de leur

Digitized by Google

rigueur, je ne puis blâmer ces réglemens sévères qui conservent des braves à l'Etat, des soldats à leur prince.

SCENE V.

LEON, LE DUC, MAURICE.

MAURICE.

Le commandant prussien désire parler à M. le Duc.

LE DUC.

Je vais le recevoir.

MAURICE.

Je l'ai fait entrer dans votre cabinet.

LE DUC, *à Léon.*

Enfin, notre incertitude va cesser, et, dans un moment, M. Rénold, nous ne penserons plus qu'à notre départ pour Berlin. Viens avec moi; Maurice.

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

LÉON, *seul.*

M. le Duc va être instruit de tout... Je suis perdu! Il me livrera à mes juges.... ou sera-t-il assez généreux... Jettons-nous à ses pieds... faisons-lui l'aveu.... Ah! pourra-t-il me pardonner... Mais pourquoi céder à ces pensées désespérantes? Ces lois, qu'un monarque irrité dicta contre le duel, ces lois terribles qui pèsent sur ma tête, peuvent être interprêtées... la justice doit présider à leur exécution, et la barbarie ne peut être consacrée comme un principe. Qu'on punisse sévèrement celui qui, de sang-froid, sans raison, provoque son frère au combat; qui prodigue en même-tems l'injure et la menace; qui jouit à l'aspect du sang qu'il fait couler; mais l'homme généreux qui, insulté, menacé en présence des officiers de son corps, se rend au champ d'honneur, non pour attaquer, mais pour défendre ses jours contre un furieux qui dans son adversaire voit toujours son ami, et voudrait être atteint du coup qu'il va porter... celui-là est digne de la justice, de la bonté de son roi..... Attendons ici M. le Duc.... Quelque puisse être mon sort... je saurai le supporter sans crainte et sans faiblesse.

(*Il reste plongé dans ses réflexions.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

LÉON, NAPOLINE.

NAPOLINE, *une lettre à la main.*

Cela est singulier !.. plus je relis cette lettre de mon frère, et plus je trouve que Léon et M. Rénold... Quelle idée! Eh bien, il y a des momens où mon cœur semble d'accord avec mes yeux.

(*Elle avance toujours sans voir Léon; Léon, qui va pour quitter sa place, rencontre Napoline.*)

LÉON.

Ah! Mademoiselle....

NAPOLINE.

C'est vous, Monsieur?

LÉON, *à part.*

Cachons-lui le trouble de mon âme!

NAPOLINE.

Eh bien! savez-vous si mon père a appris?...

LÉON, *vivement.*

Rien encore, Mademoiselle.

NAPOLINE, *le fixant et regardant la lettre.*

Tout le monde s'y tromperait comme moi!...

LÉON.

Quelque chose semble vous occuper sérieusement, et peut-être...

NAPOLINE.

Vous seul m'occupez en ce moment.

LÉON.

Moi seul?

NAPOLINE.

Vous lui ressemblez d'une manière étonnante!

LÉON.

A qui donc, Mademoiselle?

NAPOLINE.

A Léon.

LÉON.

Vous croyez?

NAPOLINE.

Ah! c'est inconcevable! D'après le portrait fidèle que mon frère me fait de Léon dans cette lettre, ou vous êtes un autre lui-même, ou le hasard n'a jamais rien produit de plus ressemblant.

Digitized by Google

LÉON.

Quelques traits...

NAPOLINE.

Vous les avez tous; et ce qui ajoute encore à ma surprise, c'est que ce qu'il dit du caractère de Léon s'accorde parfaitement avec le vôtre : écoutez. (*Elle lit.*) L'époux que je destine à ma bonne petite sœur (cette bonne petite sœur, c'est moi) ne peut manquer de lui plaire; il est doux, *vos traits respirent la bonté.* Franc, *vous nous avez dit tous vos secrets.* Sensible, *vous avez pris part à nos chagrins.* Aimant, *vous adorez Julie.* Complaisant, empressé, *je n'ai qu'à me louer de vos soins, de vos attentions.* Sa conversation intéresse, *je ne me suis pas encore ennuyée avec vous.* Enfin, c'est pour moi un second frère; *vous seriez de la famille, que je ne m'en plaindrais pas.* Eh bien, n'avais-je pas raison? votre situation est la même. M. Rénold est aimé de Julie... Léon réunit toutes les pensées, toutes les affections de Napoline; votre père finira par consentir à votre mariage; mon frère me ramènera un époux.

LÉON.

Heureux Léon! combien je lui porte envie!

NAPOLINE.

Son bonheur.....

LÉON.

Sera parfait.

NAPOLINE.

L'aimer de toute mon âme, étudier ses désirs, contenter ses vœux, chercher à lui plaire, n'avoir de volontés que les siennes, de plaisirs que les siens, voilà je vous l'avoue tout ce que je puis faire pour lui.

LÉON, *à part.*

Ce tableau du bonheur rend encore ma situation plus affreuse!

NAPOLINE.

Quel beau jour se prépare pour moi!

LÉON, *à part.*

Vain espoir qui ne peut se réaliser!

NAPOLINE.

Mais, que vient nous annoncer Silvestre? la joie se peint dans tous ses regards!

Digitized by Google

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SILVESTRE.

SILVESTRE.

Bonne nouvelle! je l'ai vu.

NAPOLINE.

Qui donc?

SILVESTRE.

Not' jeune maître.

NAPOLINE.

Mon frère?

SILVESTRE.

Lui-même.

LÉON, *à part.*

Adolphe!

SILVESTRE.

Il est avec M. Maurice.

NAPOLINE.

Ah! M. Rénold, partagez ma joie, et conduisez une sœur dans les bras de son frère!...

LÉON.

Ses premiers momens sont dus à la tendresse d'une famille chérie; ma vue nuirait aux émotions de son âme, et distrait de ces plaisirs si purs, il les sentirait moins vivement.

SILVESTRE.

Le voici: j'vas l'apprendre à tout le château.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LÉON, NAPOLINE.

NAPOLINE.

Venez.

LÉON.

Souffrez que je vous laisse un instant toute entière à votre bonheur; et puisse quelqu'accident funeste ne pas ternir l'éclat d'un si beau jour!

NAPOLINE, *à part.*

Que dit-il?

(*Elle va au-devant de son frère.*)

Digitized by Google

LÉON, *à part.*

Epions l'instant où Adolphe sera seul ; une explication avec lui est nécessaire à mon cœur.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

NAPOLINE, ADOLPHE, MAURICE.

NAPOLINE, *sautant au cou de son frère.*

Mon ami !

ADOLPHE.

Ma sœur !

NAPOLINE, *à part.*

Il est seul.

ADOLPHE.

Que j'éprouve de plaisir à me retrouver parmi vous.

NAPOLINE.

Il est fort heureux que je vous aie rencontré à la grille du parc, lorsque vous êtes descendu de cheval ; sans cela vous couriez à l'appartement de votre père ; et c'était ce que je voulais éviter.

ADOLPHE.

Et pourquoi ?

MAURICE.

Votre vue, votre arrivée inattendues auraient fait sur M. le duc une impression trop violente ; sa surprise...

ADOLPHE.

Sa surprise.... ?

NAPOLINE.

Maurice a raison.

ADOLPHE.

Mon père n'est-il pas instruit de tout ce qui s'est passé ? Mon colonel, M. de Mollendorff, moi-même.... N'a-t-il pas reçu des lettres.....

MAURICE.

Que je me suis bien gardé de lui laisser lire.

ADOLPHE.

Quoi ! mon père ?.... Il ignore donc.... ?

MAURICE.

Grâces à la bêtise de Silvestre, maintenant il sait tout.

Digitized by Google

ADOLPHE.

Que de chagrins j'ai dû vous causer !

NAPOLINE.

Je t'en fais juge : moi qui recevais toutes les semaines une lettre de toi, qu'ai-je dû penser de ton silence, d'un silence dont je ne pouvais deviner la cause ; car Maurice n'avait pas jugé à propos de me mettre dans la confidence ? Mille idées désolantes venaient m'agiter, m'effrayer.... Une seule dissipait mes craintes et mes soupçons. Léon est près de mon frère, me disai-je, si quelque malheur menaçait Adolphe, son ami les partagerait, les adoucirait : ils sont inséparables.... Mais où est Léon ?

ADOLPHE.

Il ne m'a pas suivi.

NAPOLINE.

Il ne t'a pas suivi !.... mais bientôt sans doute ?....

ADOLPHE.

J'ignore absolument ce qu'il est devenu.

NAPOLINE, *effrayée.*

Que dis-tu ?

MAURICE.

Comment ?

ADOLPHE, *bas à Maurice.*

C'est avec Léon que je me suis battu.... L'infortuné ! quel est maintenant son sort !....

MAURICE, *de même à Adolphe.*

Est-il vrai ?

NAPOLINE.

Explique-toi.

ADOLPHE.

Séparés par le devoir.....

NAPOLINE.

Par le devoir.... ?

ADOLPHE, *à part.*

Trompons sa douleur.

NAPOLINE.

Ah ! ne prolonge pas mon incertitude !

ADOLPHE.

Commandé pour une expédition.....

NAPOLINE.

Dangereuse, peut-être ?

Digitized by Google

ADOLPHE.

Depuis long-tems aucunes nouvelles de lui ne me sont parvenues.

NAPOLINE.

Tu m'abuses : tu te plais à déchirer ce cœur où tu gravas toi-même l'image de Léon. Ce fut toi seul qui le rendis aimable à mes yeux, intéressant à mon cœur! Etait-ce pour la détruire, que tu m'offris l'illusion la plus chère? Ne m'as-tu présenté le bonheur, que pour me le faire regretter?

ADOLPHE.

Oh! ma chère Napoline, crois que je souffre autant que toi, que je partage ton inquiétude; que la présence d'un ami si parfait ne me fut jamais plus nécessaire. (*à part.*) Aura-t-il, comme moi, trouvé dans sa fuite un asile et des protecteurs! (*haut.*) Mais nous le reverrons..... nous le reverrons.

NAPOLINE.

Tu me le promets? j'essuie mes larmes.

ADOLPHE.

Maintenant, crois-tu, Maurice, que je puisse voir mon père?

MAURICE.

Il est encore renfermé avec le commandant du poste prussien, et m'a expressément recommandé de ne laisser entrer personne.

ADOLPHE.

C'est donc une affaire majeure?

MAURICE.

Oui, Monsieur.

NAPOLINE.

Oh! tu ne sais pas que, depuis ce matin, il s'est passé ici des choses extraordinaires.

ADOLPHE.

Instruis-moi donc.

NAPOLINE.

Un jeune homme fort intéressant s'est réfugié ici : un ordre du roi menace sa liberté.

ADOLPHE.

Un ordre du roi menace sa liberté?

NAPOLINE.

Et mon père a répondu de lui.

Digitized by Google

ADOLPHE.

Maurice, que je le voie, que je partage l'intérêt que lui porte ma sœur!.... Ah! j'ai été si heureux de trouver des amis!

MAURICE.

Je vais vous l'amener.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

NAPOLINE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Cet étranger vous a-t-il dit son nom?

NAPOLINE.

Oh! sans doute : il a beaucoup de confiance en moi... On l'appelle Rénold.

ADOLPHE.

Rénold?

NAPOLINE.

Oui : et par un hasard bien singulier, mon père connaît beaucoup sa famille.

ADOLPHE.

Le jeune Rénold m'est aussi parfaitement connu.

NAPOLINE.

Tant mieux.

ADOLPHE.

Mais je ne conçois pas...

NAPOLINE.

Histoire d'amour... Son père veut lui faire épouser une femme qu'il n'aime pas, et le séparer d'une amie qu'il adore. Les jeunes-gens sont vifs..... les pères contrarians..... et un ordre de Frédéric a été obtenu.

ADOLPHE.

Tu es dans l'erreur.

NAPOLINE.

Dans l'erreur?

ADOLPHE.

Oui : Rénold est marié.

NAPOLINE.

Tu le crois?

ADOLPHE.

J'en suis sûr.... je le tiens...

Digitized by Google

NAPOLINE.

De gens mal instruits : c'est peut-être son frère?

ADOLPHE.

Il n'en a point : son père était à Berlin quand j'en suis parti, et se disposait à faire un long voyage, dans lequel son fils devait l'accompagner.

MAURICE, *dans la coulisse.*

Venez donc, M. Rénold, M. Adolphe désire vous voir : n'appréhendez rien, il est aussi généreux que son père.

NAPOLINE.

Le voici : tu vas être convaincu.

ADOLPHE.

Voyons donc.

SCÈNE XII.

NAPOLINE, ADOLPHE, LÉON.

ADOLPHE, *à part.*

Léon!

NAPOLINE.

Eh bien, M. Rénold, est-ce que mon frère vous fait peur?

ADOLPHE, *bas à Léon.*

M. Rénold?

LÉON, *bas à Adolphe.*

C'est le nom que j'ai pris.

ADOLPHE, *avec joie.*

Eh! quoi, mon cher Rénold?

NAPOLINE.

Ils se connaissent vraiment!

ADOLPHE.

Combien j'ai tremblé pour toi!

LÉON.

Tu étais toujours présent à mon souvenir!

NAPOLINE, *à part.*

Je m'y perds

ADOLPHE.

Mais, embrassons-nous, mon ami, le péril est passé.

LÉON.

Il serait possible?...

Digitized by Google

ADOLPHE.

Je suis rendu à la vie : Frédéric a tout pardonné. J'ai ta grace et la mienne.

NAPOLINE, *à part.*

Que veut-il dire?

ADOLPHE.

La maison de mon père, qui t'a servi d'asile contre tes persécuteurs, deviendra pour toi le temple du bonheur.

NAPOLINE, *à part.*

Quelle joie!

ADOLPHE.

C'est ici que tu recevras la main d'une femme charmante...

NAPOLINE.

Ah! mon frère, si tu m'aimes, explique-moi, de grace...

ADOLPHE.

Quoi?

NAPOLINE.

Tu savais l'aventure de M. Rénold?

ADOLPHE.

Mieux que toi.

LÉON.

Oui, Mademoiselle.

NAPOLINE.

Cependant...

ADOLPHE.

Est-ce que tu n'étais pas instruite?

NAPOLINE.

Non.

ADOLPHE.

En vérité?

NAPOLINE.

Tu vas me mettre au fait; car je ne puis concevoir..... (*à part.*) Ils se connaissent..... Frédéric a pardonné!.... c'est ici le temple du bonheur.... M. Rénold y doit recevoir la main d'une femme charmante.... Je ne sais pas ce que tout cela veut dire.... mais c'est égal.... je suis contente!

ADOLPHE.

O mon cher Léon! le plus généreux des amis!

NAPOLINE.

Qu'est-ce que c'est?....

Digitized by Google

ADOLPHE.

Quels périls seraient encore présens à mon souvenir, quand je te revois ?

LÉON.

Tu as tout oublié ?

ADOLPHE.

N'en parlons plus : c'est à toi de me pardonner.

NAPOLINE.

Léon !.... Ah ! ne te fais pas plus long-tems un jeu de mon impatience.... Tu parles de Léon.... où est-il ?

ADOLPHE.

Dans mes bras !

LÉON, *se jetant aux pieds de Napoline.*

A vos pieds !

NAPOLINE.

Et quoi ? c'est.... Eh bien, mon frère, tu me croiras si tu veux, mais je l'avais presque deviné.

LÉON.

Mademoiselle.... Ah ! mon ami, tu m'avais parlé des attraits de ta sœur.... j'ai été témoin de ses vertus !

ADOLPHE.

Mes promesses vont se réaliser.

NAPOLINE, *à son frère.*

Dis-moi, ne serais-je pas, par hasard, la femme charmante dont tu viens de parler ?

ADOLPHE.

Tu l'as encore deviné.

NAPOLINE.

Voici mon père.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC, MAURICE, SILVESTRE.

(*Adolphe se jette dans les bras de son père.*)

LE DUC.

Est-ce bien toi, mon fils, que je presse contre mon cœur ? Le ciel permet donc que je te revoie, que je te couvre de mes embrassemens !...

ADOLPHE.

O le meilleur des pères ! que ce retour a de charmes pour moi !

Digitized by Google

LE DUC.

Mais hélas! à peine m'es-tu rendu, que je tremble de te voir arracher de mes bras. (*Mouvement d'effroi.*)

ADOLPHE.

Je ne vous comprends pas....

LE DUC.

Je viens de voir entre les mains du commandant de service l'ordre de t'arrêter, ainsi que l'infâme Léon.

ADOLPHE, *retenant Léon qui veut parler.*

Cet ordre sera sans effet : M. de Mollendorff a obtenu ma grace ; elle a été signée, et il a dû vous l'adresser.

LE DUC.

Je ne l'ai pas reçue....

LÉON, *à part.*

Affreux événement !

SILVESTRE, *à part, tirant le paquet.*

C'est peut-être ça.....

LE DUC.

Mais comment se fait-il ?....

SILVESTRE.

Ecoutez : j'ai ben là, depuis c' matin, un gros paquet à remettre....

LE DUC.

Malheureux !.

MAURICE.

Imbécille !

SILVESTRE.

C'est vrai, que j'lai d'puis c' matin ; mais quand j'ai vu que vous étiez tous en colère pour un' petite lettre.... je me serais ben gardé de vous donner celle-là, qu'est toute armée !

LE DUC, *après avoir lu.*

O mon fils! le roi te pordonne, je n'ai plus rien à désirer.

ADOLPHE.

Léon partage avec moi les bontés de Frédéric.

LE DUC.

Léon!..... Ah! quitte envers son souverain, il ne l'est pas envers ton père.... Il a mérité ma haine et ma vengeance....

ADOLPHE.

Mon père...

Digitized by Google

LE DUC.

C'est un ingrat!..... un perfide!...

ADOLPHE.

Cependant.....

LE DUC.

Qui oserait prendre sa défense?

ADOLPHE.

Moi ; Léon ne mérite aucuns des noms dont vous l'accablez; c'est un homme d'honneur, un ami fidèle, digne de votre estime et de toute votre tendresse.

LE DUC.

Léon.....

ADOLPHE, *avec force.*

Si votre fils, cédant à une vivacité criminelle, écoutant un orgeuil insensé, avait porté l'audace jusqu'à insulter devant tous les officiers de son corps, l'homme le plus respectable, le militaire le plus brave, et dont il devait s'honorer d'être l'ami; si Léon avait été forcé d'accepter un combat fatal; si votre fils, aveuglé par la fureur, se fût précipité sur le fer de son ennemi, tandis que ce dernier défendait à peine ses jours, quel serait le plus coupable, celui que la vengeance des lois et votre courroux devraient atteindre? Peut-on balancer à le nommer?

LE DUC.

Non, sans doute : ce serait toi.

ADOLPHE.

Et Léon?...

LE DUC.

Serait innocent....

ADOLPHE, *faisant passer Léon près de son père.*

Tendez-lui donc les bras.

NAPOLINE.

Je te l'avais bien dit.

LE DUC.

Quoi! M. Rénold...

ADOLPHE.

Est disparu...

NAPOLINE.

Léon seul est resté.

MAURICE.

J'ai donc bien fait de ne pas écrire ce matin.

Digitized by Google

SILVESTRE, *à part.*

Il avait changé de nom : j' savais bien qu'il y avait quelque chose de faux dans sa figure.

LE DUC, *à Léon.*

Jeune homme, sans vous connaître, je vous estimais; (*regardant Napoline.*) vous étiez aimé... oublions tout ce que ce jour eut de pénible; venez, mon cher Léon, je me rappelle la promesse qu'Adolphe fit à son ami.

LÉON.

M. le Duc, vous daignez.....

LE DUC, *prenant la main de Napoline.*

Qu'en pense Napoline?

NAPOLINE.

Moi, mon père, je ferai toujours de vous obéir mon devoir le plus doux.

LE DUC.

Ah! j'étais sûr de ton obeissance. Maurice; la fête aura lieu : c'est au sein des plaisirs que Léon recevra l'amour des mains de l'amitié.

Fin du III^e. et dernier Acte.

De l'Impr. d'HÉNÉE et DUMAS, rue S.-André-des-Arcs, n.° 3, ancienne maison de feu M. Knapen.

Digitized by Google